

ANTON VALENS

Poisson

récit traduit du néerlandais (Pays-Bas)
par Annie Kroon

ACTES SUD

SI ON ORIENTE la face argentée d'un CD devant la fenêtre de sorte que le ciel s'y reflète et qu'on fixe la surface lisse, j'ai récemment découvert qu'on voyait la mer par un jour ensoleillé. Comme le balcon de ma voisine du dessus est nettement en surplomb, je suis obligé de me mettre à genoux pour obtenir ce résultat, mais je suis récompensé par le souvenir de mon court séjour à bord du DH731, un chalutier naviguant sous les ordres du capitaine Warmgeffer.

Il y a sept ans de cela. Dix ans, douze ans. Il y a treize ans. Seize ans. À l'époque, j'étais quelqu'un de très différent de celui que je suis devenu. Je ne faisais pas grand-chose de ma vie. Je n'évoluais pas, je ne progressais pas. Jeune artiste peintre au chômage, je n'avais aucun succès, et je ne sais même plus ce que je peignais. Et côté cœur, le problème, ce n'était pas tant mon état de célibataire que le fait de me trouver entre deux femmes.

Dans cette période vague, j'avais fait la connaissance, par relations, d'un étudiant recalé à ses examens. Fred, un grand gaillard athlétique de vingt-deux ans environ, brun, aux yeux noirs. Il avait renoncé à suivre les cours et il travaillait durant la semaine sur le chalutier de son père. Le vendredi,

tard dans la soirée, il rentrait à Amsterdam avec un seau en plastique à couvercle contenant des poissons plats et le dimanche soir il repartait pour Den Helder.

Fred était très souple et d'ordinaire, il exécutait toutes sortes de jongleries avant de faire frire les poissons. Il posait des plies sur le dessus de son pied, souvent deux ou trois à la fois, et quand elles étaient bien en équilibre, il les lançait en l'air en les faisant sauter comme des crêpes puis il les recevait sur son épaule ou en tendant le bras. Il avait d'autres tours du même genre à son répertoire. Entre-temps il crachait dans l'huile pour voir si elle était déjà assez chaude, un petit truc que je me suis empressé de lui reprendre. Tout indiquait que le poisson n'avait plus de secrets pour lui.

Je ne pouvais en dire autant. Quand j'étais gosse, il m'était arrivé de manger une anguille que j'avais moi-même pêchée et tuée, et j'étais allé une fois en Angleterre par ferry-boat, mon expérience s'arrêtait là. Les histoires de Fred sur la vie à bord excitaient grandement ma curiosité et vu que je n'avais rien de mieux à faire, il me paraissait super de passer une semaine à bord du chalutier. Fred emmenait régulièrement des copains. Outre son père et lui, l'équipage se composait de deux autres types avec lesquels il n'avait quasiment pas de contacts. L'un n'ouvrait jamais la bouche, me dit-il, et avec l'autre, il était à couteaux tirés. C'est pourquoi il se sentait souvent seul en mer.

C'est ainsi que par un splendide matin de juin, aux premières heures, on put m'apercevoir avec un sac de marin sur la route de Lauwersoog¹. Le capitaine Warmgeffer avait choisi temporairement cet endroit comme base avancée parce qu'il se concentrait sur la

“baie Allemande²”, une zone où à cette saison, semblait-il, on pouvait réaliser de bonnes pêches.

Partout, dans les prairies nouvelles et les jeunes plantations forestières qui arrivaient à hauteur du genou, je voyais des alouettes, des barges, des vanneaux et autres oiseaux des champs. Des bécasses zigzaguaient dans le ciel bleu roi comme si elles ne savaient pas se servir de leurs ailes et qu’elles eussent été lancées à partir du sol à la manière des pigeons d’argile. Un clocher dans le lointain, quelques moutons, et le silence – dans la lumière du soleil qui montait dans le ciel, il y avait beaucoup à dire en faveur de la terre, mais j’avais jeté mon dévolu sur les vagues grises et les mouettes qui se trouvaient là-bas. J’arpentai la digue en chantant : “*Crevettes...! Petits bijoux des mers... Crevettes³...!*”

Dissimulé derrière la fabrique de pains de glace, un bâtiment blanc, le plus haut de Lauwersoog, et une rangée d’entrepôts, se trouvait le port. Malgré l’heure matinale il régnait une grande activité. Des hommes et des femmes, vêtus de blouses blanches maculées, nettoyaient le poisson dans des hangars en béton, des chariots élévateurs roulaient sur le quai, des gens réparaient des filets, un mécanicien bricolait un radar défectueux, deux types, l’un à bord d’un bateau, l’autre sur le quai, étaient en train de s’engueuler, il y en avait qui traînaient des tuyaux de carburant ou des bonbonnes de gaz, tandis que d’autres, assis sur un pont arrière, devant une tasse de café, regardaient le chaos des bateaux avec des yeux ensommeillés. Dans le bassin carré, je voyais se balancer des centaines de mâts, appartenant, les uns, à de minuscules et pittoresques chalutiers en bois munis de flotteurs roses, originaires du Danemark,

avec un seul homme à bord, les autres, à d'énormes usines en acier ayant Urk comme port d'attache, grises comme des navires de guerre.

La première chose qui m'ait frappé, c'était le négligé absolu dans la tenue des gens autour de moi. Ils se moquaient réellement de leur apparence. Mieux encore, on aurait dit qu'ils s'étaient ébroués plutôt deux fois qu'une pour avoir les cheveux en pétard, qu'ils ne s'étaient pas rasés délibérément depuis huit jours et qu'ils avaient fait exprès d'enfiler les pulls et les pantalons les plus informes et les plus délavés. Le samedi précédent, j'étais sorti dans ce qui passait alors pour l'un des établissements les plus branchés de la capitale. Je me souvenais combien j'avais détonné et avec quel dédain on m'avait toisé des pieds à la tête parce que mes vêtements ne sortaient pas de la dernière boutique à la mode. Sur le port de Lauwersoog c'était tout le contraire. Je peux difficilement prétendre être un dandy mais ce que je voyais autour de moi battait tous les records. Je réalisai avec effroi que je m'étais fait couper les cheveux six semaines plus tôt, et que j'avais des chaussures aux pieds. Mais mes craintes étaient vaines, un homme portant des bottes de caoutchouc et une combinaison souillée de sang, un couteau de boucher à la main, la tignasse hirsute et le regard vide et farouche, ne m'accorda aucune attention au moment où je passai prestement devant lui, en quête de l'embarcation DH731. Après avoir vu défiler les différentes combinaisons de lettres et de chiffres, je la trouvai – car les bateaux sont du sexe féminin – amarrée au quai d'en face.

Je reconnus à peine le Fred qui m'accueillit. Dans cet environnement il paraissait différent, plus

rugueux, plus dur, plus froid. Il s'était laissé pousser une barbe noire qui devait encore s'étoffer. Il portait un tee-shirt à l'effigie du groupe Police et des socques suédoises.

Un gros balourd en ciré de marin roulait une bonbonne de gaz vers la porte du local situé à l'arrière du bateau. Mais il lui fallait hisser la bouteille par-dessus le seuil qui formait un rebord d'une bonne dizaine de centimètres. Il s'y prenait comme un manche, en tenant la bouteille de telle sorte que celle-ci restait coincée dans l'étroite embrasure, du mauvais côté. La faire passer en premier à l'intérieur et entrer ensuite aurait été plus malin – même moi, je pouvais le voir.

“Hé, toi!” cria le gros d'une voix de fausset.

Fred se mit à bâiller.

“Viens m'aider!” Le gars n'avait pas l'air content du tout.

Fred eut un petit sourire supérieur et prit tout son temps. Il donna un coup de pied taquin dans les jambes du gros, comme pour signifier : dégage d'abord. Ce qui déplut à l'autre qui se rebiffa.

Juste à cet instant apparut le père de Fred. Warmgeffer. Un géant. Fred se figea, son sourire disparut. Warmgeffer n'eut pas à ouvrir la bouche. Un regard qui disait : pas de castagne, on donne simplement un coup de main pour rentrer cette bonbonne de gaz sous le fourneau, et que ça saute! – suffit pour rendre Fred plus coulant. Il se pencha et, en tirailant à droite et à gauche, il fit glisser la bonbonne le long de la jambe bloquée, en donnant au passage une bourrade à son propriétaire. “Laisse, je m'en occupe”, lança-t-il au garçon en ciré qui s'éloigna, furieux, vers l'avant du chalutier sans d'ailleurs s'être

présenté à moi. Je soupçonnai qu'il devait s'agir du collègue que Fred ne pouvait pas blairer.

Après avoir embarqué de la glace, des vivres (entre autres une quantité respectable de paupiettes de porc sous emballage) et du carburant, nous sommes sortis du port tandis que la corne de bord retentissait trois fois. L'eau gris-vert, trouble et sableuse, de la mer des Wadden clapotait contre les musoirs des jetées. Des algues vertes, brunes et jaunâtres ondulaient mollement sur les rochers visqueux. C'était la matinée idéale pour être un phoque sur un banc de sable. La mer était calme, paisible, chaque ride à la surface de l'eau semblait avoir été choisie et posée là avec délicatesse. Devant nous, à l'horizon, s'étiraient les silhouettes ocre et imprécises des îles. Au-dessus de la digue un groupe de bécasses battait des ailes et faisait des loopings en guise d'adieu. Dans les trépidations, la fumée et les puanteurs de gazole, au sein d'un nuage de vacarme, nous avons fait route vers les brisants, accompagnés du teuf-teuf du moteur, en créant des remous.